

CHRONIQUE LOCALE TOURCOING

AVIS. — La période d'inscription sur les listes électorales est ouverte depuis le 2 Janvier et sera close le 4 février prochain à minuit. Ces inscriptions se font à la Mairie, bureau des élections, tous les jours de neuf heures à midi et de deux heures à six heures du soir.

L'Union Sociale et Patriotique invite ses amis à faire connaître au siège de l'Association, 43, rue du Tilleul, les noms des personnes de leur connaissance en droit de se faire inscrire sur les listes électorales et qui ont jusqu'ici négligé cette formalité.

Le Secrétariat de l'Union Sociale et Patriotique est ouvert tous les jours de huit heures à midi et de deux heures à sept heures du soir. Le dimanche de neuf heures à midi.

L'action sociale et la Franc-Maçonnerie

En poursuivant la conquête du monde par le déchaînement des passions, la Franc-Maçonnerie devait, dès que les circonstances le lui auraient permis, créer une législation et des institutions pouvant lui permettre d'atteindre plus sûrement son but.

Tout d'abord, il lui fallait détruire l'esprit de famille dans le peuple, et transporter sur la place publique toute l'activité et toutes les aspirations de l'homme et du citoyen.

C'était là, en effet, porter un coup d'épée formidable à la base même de l'édifice social.

La famille, où régnent les vertus domestiques, n'est-elle pas pour l'homme la source féconde des meilleurs biens? Dans la maison paternelle, il a reçu la vie; là son berceau a été entouré des soins dévoués exigés par sa faiblesse; là il ont été prodigués les plus sages enseignements; là il a reçu les principes si précieux de l'honnêteté, de la probité et de la vertu; là ont été adoucies les aspirations de son caractère; là il a goûté les joies de l'affection et les quelques rayons de bonheur si rares dans la vie. Que l'adversité le frappe, n'est-ce pas dans la famille qu'il vient chercher la consolation et l'encouragement?

En brisant le lien familial, la Franc-Maçonnerie devait faire retourner le monde au paganisme.

Tout le monde a lu le récent ouvrage du grand romancier russe Sinkiewicz, Quo vadis; c'est une peinture magistrale et remarquablement juste et vraie de la civilisation au temps de Néron.

Le lecteur, qui a dévoré ces pages, n'a pu s'empêcher de faire un rapprochement entre cette époque de la décadence romaine et la nôtre. Mêmes symptômes de décomposition sociale, mêmes causes, mêmes effets.

Développant, sous une forme moins abstraite, les études de M. de Champagny sur la Rome païenne, l'auteur de Quo vadis, tout en faisant un parallèle entre la morale de Sénèque et celle que les disciples du Christ commençaient à propager à Rome et jusque dans l'entourage de Néron, a montré combien la désorganisation de la famille a contribué à l'effondrement de la puissance romaine.

Les affaires publiques absorbaient toutes les classes de la société. C'était l'époque où les Césars, pour conquérir la sympathie des peuples, croyaient qu'il suffisait de leur donner du pain et des spectacles.

Rien, d'ailleurs, ne pouvait resserrer le lien familial qui, de plus en plus, se détachait, en attendant qu'il tomba définitivement sous les coups des barbares.

Les habitations privées du peuple étaient étroites, sombres, retirées, tandis que les lieux publics étaient magnifiques. La vie des Romains se passait sur le Forum, dans les Thermes, au Cirque, au Théâtre, à l'Amphithéâtre, dans les cabarets; ils ne rentraient guère dans leur demeure que pour y dormir.

Les praticiens eux-mêmes ne se plaisaient plus dans leurs villas ou hôtels, absorbés qu'ils étaient à faire leur cour à César.

La rénovation chrétienne présente un spectacle tout contraire.

Pendant de longs siècles, la vie domestique fut encouragée par les pouvoirs publics. Au foyer familial, on travaillait et on s'y récréait. Les parents et les enfants se plaisaient à être ensemble; l'époux et l'épouse coulaient leurs journées dans les mêmes lieux; la vie de famille absorbait les esprits et les cœurs; on ne connaissait de joies et de plaisirs qu'autour d'une même table, auprès d'un même feu, dans les épanchements mutuels d'une tendre, constante et uniforme affection.

Quant aux préoccupations, elles ne dépassaient guère le cercle de la Commune; un voyage au chef-lieu suffisait pour défrayer les conversations de tout un hiver.

La Révolution survint. Quel changement! Jetez un regard sur les sociétés modernes. De toutes parts les institutions et les mœurs du paganisme ont reparu et ne cessent de s'étendre et de se fortifier.

Le Forum est de nouveau envahi. « Aux Etats-Unis, a écrit quelque part M. Taine, on a calculé que pour satisfaire aux vœux de la loi et maintenir chaque rouage à sa place exacte, il faudrait que chaque citoyen donnât par semaine un jour entier, un sixième de son temps aux affaires publiques. En France, « ajout l'auteur des Origines de la France contemporaine, j'estime qu'il faudrait deux jours. A cela aboutit la constitution de 1791; telle est son injonction lente et finale: chaque citoyen actif donnera aux affaires publiques un tiers de son temps. »

Mais, la Révolution n'a pas dit son dernier mot.

D'après les théories collectivistes, conséquence naturelle et obligée de la doctrine maçonnique, toutes les professions et tous les métiers seront des professions et des métiers publics, parce qu'ils s'exerceront au nom et au profit de la communauté; les laborateurs, les artisans, les médecins, les époux eux-mêmes seront des fonctionnaires de l'Etat, au même titre que les employés des finances. « D'après la Constitution de 1791, première ébauche de l'organisation collectiviste, l'Etat seul propriétaire foncier, seul capitaliste, seul industriel, seul commerçant, ayant tous les Français à sa solde et à son service, assignera à chacun sa tâche, d'après ses aptitudes et distribuera à chacun sa ration, d'après ses besoins. »

Or, dans la société future, telle que l'a rêvée J. J. Rousseau et telle qu'elle est préconisée de nos jours par les disciples de Karl Marx, il n'y aura plus de particuliers, mais seulement des hommes publics; tout sera réglé par le vote; la moitié de la vie, les deux tiers même suffiront-ils à l'électeur pour qu'il puisse accomplir sa rude tâche? La place publique sera son lieu de séjour habituel.

Déjà, nous pouvons constater les effets désastreux produits dans notre société par les doctrines révolutionnaires.

La Franc-Maçonnerie poursuit logiquement son but sans se laisser arrêter par aucune considération morale ou sociale.

Le F. Tigrotto, l'un des principaux chefs

du carbonarisme écrivait en 1835: « L'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez disposé, par la pente de son caractère, à fuir les soins du ménage, à courir après des faciles plaisirs et des joies défendues. Il aime les longues causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutenez-le, donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers; et, par ce ménage, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, et lui avoir montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquerez le désir d'une autre existence. »

Fidèle interprète des instructions de ses chefs, la Franc-Maçonnerie s'est appliquée, depuis qu'elle est au pouvoir, à mettre en pratique les doctrines qui, jusqu'alors, n'étaient enseignées que dans les Loges et surtout dans les Arrières-Loges, interdites aux profanes et même à la plupart des francs-maçons.

Les pouvoirs publics, qui s'étaient efforcés pendant longtemps de retenir le père et l'enfant dans la maison, prirent à tâche de dissoudre le lien familial, en créant des plaisirs factices.

Sous prétexte de liberté, elle a décrété l'ouverture de tous ces cabarets et estaminets, où les ouvriers et employés viennent engolotr leurs économies ou leur salaire.

Jusqu'à 1870, la loi exigeait du cabaretier certaines garanties morales; elle en limitait le nombre dans les communes.

Après la guerre, on supprima toute entrave pour le débit de boissons; et aujourd'hui les plus petites communes comptent un nombre extraordinaire de cabarets, en disproportion absolue avec le nombre des habitants.

Sous l'influence des doctrines révolutionnaires, la vie domestique tend donc de plus en plus à disparaître, la grande majorité des citoyens passant leur vie au cabaret, oubliant leurs intérêts les plus immédiats.

Si, du moins, ils en tiraient un profit quelconque. Mais ils y perdent leur santé, leur argent, quelquefois leur position. Et ils s'ennuient...

Combien de fois, avons-nous entendu des vieillards nous dire: « Vous ne savez pas vous amuser. Vous êtes comme ces ivrognes qui boivent de l'alcool à pleins verres, croyant que cela ne leur fait aucun mal parce que leur palais a été rendu insensible par l'habitude. Pour se distraire, il faut aux jeunes gens d'aujourd'hui, des plaisirs coûteux. »

« De notre temps, nous étions plus pratiques et plus heureux. Nous passions la journée du dimanche en famille. Parfois, nous nous réunissions avec des amis et nous décidions d'aller à la campagne la plus proche pour respirer un air pur. Nous cherchions un coin de bois, et nous nous joûsions de la belle nature. Nous ne parlions pas de politique; mais, on causait et on riait sans arrière-pensée. Puis, comme il fallait se dégoûter les jambes; alors, au son d'un instrument quelconque j'oté tant bien que mal, on faisait des rondes, on courait, on dansait. La journée passait sans que l'on s'en aperçût; et le soir on rentrait, sans avoir dépensé le quart de la somme que vous gaspillez dans l'atmosphère viciée de vos estaminets... »

Avec la simplicité de leurs mœurs que l'on a aujourd'hui de primitives, nos pères étaient heureux. Il est vrai qu'ils faisaient moins de politique et qu'ils respectaient et honoraient la vie de famille.

Mais, la Franc-Maçonnerie a bouleversé l'ordre social, s'inquiétant peu des misères qu'elle sème sur sa route et des ruines qu'elle accumule.

Peu lui importent les victimes! L'estaminet et le café lui sont utiles pour provoquer dans

les communes la discorde et la haine. Plus il y en aura, plus sa satisfaction sera grande, et plus elle se croira assurée du succès final de son œuvre. Pour tout Franc-Maçonn, la fin ne justifie-t-elle pas les moyens!...

Les taxes de remplacement. — Les radicaux de la Chambre peuvent se vanter d'avoir fait de la bonne besogne. Le vote de la loi relative au remplacement des droits sur les boissons hygiéniques a bouleversé le monde.

Dans les cafés et estaminets de Tourcoing et de Roubaix, c'est un tolle général. Le 2 janvier au matin, les agents de régie sont venus exercer dans les établissements publics et laire le relevé de la quantité d'alcool en cave.

La colère des cabaretiers était indescriptible. — Comment! nous croyons en avoir fini depuis longtemps avec les rats de cave, et voilà qu'ils viennent encore mettre le nez chez nous! C'est abominable. Dans la salle du café, autre chanson! C'est le consommateur qui se récrie.

— Quoi, patron, vous augmentez de 10 centimes le verre d'absinthe et la fine champagne. Vous n'y pensez pas! Alors c'est nous, consommateurs, qui allons payer les droits sur l'alcool. Pas de ça, Lisette. Le patron interloqué, cherche à expliquer son affaire.

— Mais, Messieurs, je suis bien obligé d'augmenter l'absinthe et la fine-champagne, puisque, ce matin, la Régie m'a taxé de 800 francs en plus de ce que je payais auparavant.

— C'est possible; mais, vous rattraperez cette augmentation de taxe sur les autres consommations, sur la bière et sur le vin, qui ont été dégressées. Diminuez-vous au moins la bière?

— Je ne peux pas. Le brasseur m'a dit qu'il était obligé de vendre sa bière au même prix, parce qu'il avait été augmenté relativement à sa surface de chauffe, sur sa valeur locative, sur ses chevaux et voitures, ses jardins, parcs et pièces d'eau.

Le consommateur se régimbe encore: — Alors vous croyez que nous allons payer pour vous et les brasseurs. Ah non, pas si bête! J'ai l'habitude de payer mon absinthe 30 centimes; je n'en veux pas de moins.

— Cependant, Messieurs... je ne dois pas payer non plus pour vous et les autres.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je payerai l'absinthe 40 centimes; mais, pour rattraper cette augmentation, je ne donnerai plus de pourboire.

Tête des garçons! L'un d'eux se mêle à la conversation. — Mais, si nous n'avons plus de pourboire, comment pourrions-nous vivre?

— Vous vous arrangerez avec votre patron! Nez du patron. — Vous n'y pensez pas, gémit ce dernier, si je suis encore obligé de payer mes garçons de salle, que deviendrai-je?

— Vous vous débrouillerez avec les parents de la fille! — Mais, quelle fille mes bons messieurs? — Avec vos députés, avec M. Dron. Allez lui demander l'économie de la loi; il aura très certainement bonne raison à vous donner; il vous dira ceci, il vous dira cela; que la Chambre a constaté que son consommé trop d'alcool, que les représentants du peuple sont soucieux de la santé de leurs électeurs, et patati et patata; toutes raisons qui vous convaincront et vous engageront à voter de nouveau pour un député aussi éminent.

— De quoi ils se mêlent ces députés! Parce qu'ils boivent à l'œil la Chambre, ils voudraient nous gêner dans nos habitudes? Ils sont pires que les cléricaux. La liberté pour eux, mais non pour les autres.

La dessus, la conversation devient générale; chacun dit son mot et personne ne s'entend. — Radicaux, libéraux, cléricaux, s'emballent et s'engourent à qui mieux mieux, quand un esprit plus conciliant intervient en ces termes: — Allons, Messieurs, pas tant de bruit; vous criez trop fort pour ne pas payer. Ne soyez pas inquiets; le patron qui présente sera pas embarrassé pour se tirer d'affaire. Je me suis laissé dire que les verreries avaient reçu ces temps derniers des commandes innombrables de verres spéciaux, où le contenu doit emporter de beaucoup sur le contenu. Le cafetier-fabrikera même ses consommations, ce qui l'occupera pendant les longues heures de la journée. Quant aux garçons de service, ils se con-

Il tombe dans la vague, qui se referme sur lui!... Eglantine est un éblouissement!... Nul cri ne sortit de ses lèvres; mais elle se pencha sur le gouffre et écouta.

Elle entendit le flot se plaindre, et la voix de Hanz murmurant encore: — Adieu! adieu!... Puis, tout se tut.

La lame fouetta le rocher de ses battements inégaux et rapides. — Nul ne l'entendit plus rien!

Rien! qu'un corps frêle heurtant le roc; rien!... qu'une ombre blanche, qui passa aux lèvres du gouffre et disparut!

Le lendemain, le corps d'un étranger fut jeté à la côte, à plus d'une demi-lieue du Fredet; sa robe était sale et ses vêtements étaient déchirés.

La Providence avait refusé à Hanz la cruelle faveur de mourir où il avait aimé!... Nul ne le revit!

Mais, chaque nuit, quand grande l'orage, on aperçoit une ombre blanche se dresser sur le roc, appelant doucement: — Hanz! Hanz!...

Le capitaine Finnegaard ne revit jamais son port d'armement. Et, pourtant, nulle épave ne vint témoigner du naufrage de la Fraa!...

Ah! c'est que c'était un bon et brave navire... qui coula bel et bien, sans rien jeter à la côte de sa cargaison!... Et ce ne fut que longtemps, bien longtemps après qu'un pêcheur recueillit, un jour, une planche sur laquelle on pouvait lire encore: — Fraa... Christ!...

Le reste était rongé par le temps et la vague, et pouvait se recomposer ainsi: — Fraa... Christiana. Mais le pêcheur ne savait pas lire... Il garda soigneusement la planche, qui, le soir, fit frisa les sardines de son soucher.

FIN Henri Tassin.

FEUILLETON DU COURRIER DE TOURCOING 5 DU DIMANCHE 6 JANVIER 1901

LE FREDET (Légende Vendéenne)

VI — C'est la dérive, Kaër!... La terre nous masque, les basses voiles ne portent plus!...

— Patience, capitaine!... supplia le vieux matelot. — Ah! ila sont dans la yole! Hanz tient ses avirons d'une main, et de l'autre il lève son grappin.

— Herdi, matelot, au large!... Au même instant, un magnifique éclair frangea les nuages, immédiatement suivi d'un roulement long et sonore qui accoua l'horizon sous la main furieuse de l'ouragan.

— Capitaine! au nom de ces pauvres enfants, une bordée à terre, où ils sont perdus!... Et la voix de Kaër, éveillant une fibre suprême en cœur du père, le capitaine Finnegaard inclina ses barres et rangea la côte.

— A Dieu vat!... dit-il. Hanz négait avec ardeur; ses avirons fouillaient l'écume sans relâche, et l'embarcation, tanguant péniblement dans la vague, se traînait au large.

Les éclairs se succédaient avec une continuité terrible; le tonnerre grondait; la lame se crevait, étouffant son cri d'agonie sous la lame qui se dressait derrière elle; l'ouragan déployait, dans toute leur magie splendide, ces fruits au cœur et l'admiration dans l'âme!... et, de moment en moment, le Fredet lançait sa basse formidable sous cet hymne au chaos.

Aux leurs rougées des éclairs, la Fraa paraissait encore. Ses huissiers en lambeaux avaient quitté leurs ralingues: ses mâts, courbés par la tempête, grinçaient aux battements des vergues; et le capitaine Finnegaard se dressait, immobile comme un roc, au gouvernail du brick en détresse...

Eglantine, les yeux fixés sur Hanz, pria!... Tout à coup un éclair plus faux, plus terne, plus effrayant, déchira la nue; un éclat sec brisa l'écho, et la Fredette, poussant un cri plaintif, s'évanouit.

La foudre venait d'ouvrir la lame à côté d'elle; et le flot, s'arrêtant sous le feu céleste, se creusait fumeux et bouillonnant.

Hanz, lâcha ses avirons et enleva la jeune fille dans ses bras. Et son oreille crut saisir au passage son nom courant sur la brise, accompagné d'une horrible imprécation.

Et la voix était celle de son père, de son père qui sentait la Fraa refuser au gouvernail! Mais Hanz, secouant la tête comme un lion blessé, rejeta cette étincelle de douleur; et, serrant Eglantine contre sa poitrine, s'assit au milieu de la yole. Eglantine ouvrit les yeux.

Un des avirons, quittant son tolet, fuyait sur la lame. L'embarcation, poiee par les travers, roula vers la côte, rapide comme la pensée!...

Et la Fredet élevait devant elle sa colonne phosphorescente!... — Hanz!... nous sommes perdus!... s'écria la Fredette en attachant sur le jeune homme ses regards empreints d'une indicible angoisse; perdit!... Ce cri rappela Hanz à lui-même... D'un bond il fut sur pieds; et sa main chercha les avirons.

Un seul restait, collé par la vague au flanc de l'embarcation. Hanz le saisit. Une paleur froide couvrit sa face, qui se contracta sous l'effort d'un immense désespoir.

Et ses lèvres serrées arrêtaient le cri de rage qui s'échappait de sa poitrine. Il était perdu! Perdus!... non pas, vrai Dieu! Hanz, avec ses forces titaniques, ne pouvait abandonner ainsi la lutte! Il sauta à l'arrière de la yole et se mit à godailler.

Et la barque, se relevant à la lame, cessa sa course échevelée vers les rochers. Il était temps! Hanz serra son aviron avec une violence convulsive, et accoua le flot.

La Fraa reparut encore, dressée par les courants vers le goulet. Puis, après un combat de quelques minutes, combat dans lequel le jeune homme épuisa toute son énergie, un cri d'agonie monta au ciel avec anathème.

Hanz releva son tronçon d'aviron désormais inutile. La pelle dansait sur la vague, aux yeux de ces deux victimes vouées à la mort!...

La yole se reprit à courir avec la lame. Et la lame portait au Fredet!... — Eglantine! murmura Hanz en serrant les dents pour étouffer les sanglots qui brisaient sa voix; ma pauvre bien-aimée... voilà la mort!

La Fredette releva la tête et attacha son regard d'ange aux yeux du jeune homme. — Mourons! dit-elle de sa voix douce et résignée, en enlaçant de ses bras le cou de son enfant!

Mais Hanz ne se résignait pas, lui!... une atroce douleur serrait son front; son regard menaçait Dieu. VII

Le Fredet est une excavation souterraine creusée par le battement de la vague, dans une immense roche calcaire; un trou rond et irrégulier en ouvre le falte, et sert de passage à l'haleine du gouffre, qui épanche, à chaque aspiration, d'énormes volutes de vapeurs sur les crêtes voisines.

En avant du trou de la Cheminée, et jetés sur deux roches jumelles par un caprice de la nature, une feuille de granit plat joint, comme une passerelle, les deux lèvres du gouffre, surplombant la lame qui roule au-dessous d'elle, comme la paupière immobile d'un œil vitrifié.

Et la yole accourait, rapide, rapide, rapide. La plume ne court pas plus vite au flanc de la tempête, que la frêle embarcation sur la vague qui l'emporte.

Hanz et Eglantine, debout au centre, enlacés l'un à l'autre, illuminés par instant d'un éclair blafard, présentaient à l'ouragan leurs têtes nues... Les voilà!... La lame qui les roule se dresse, se dresse encore; elle va réduire en poudre la frêle nacelle aux lèvres du Fredet. Malheur! malheur!